

Une manifestation avortée

Autor(en): **L.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nous publierons dans notre prochain numéro un article intitulé : *Jean Verdoux, ou le duel comique*, et très prochainement une histoire en patois, de M. L. Favrat, qui ne manquera pas d'égayer nos lecteurs.

Une manifestation avortée.

Il se passe des choses graves dans vos parages, monsieur le rédacteur. Vous manquerez à votre mission de sentinelle avancée, si vous n'en donniez avis à vos lecteurs qui, j'en suis certain, ne s'en doutent guère. Oui,

Nous l'avons en dormant, monsieur, échappé belle :

Un monde près de nous a passé tout du long...

La scène, monsieur, s'est passée tout près de chez vous ; pas plus tard que mardi matin de cette semaine, vous auriez pu en apercevoir quelques-uns des traits les plus piquants, rien qu'en faisant deux pas en avant du seuil de votre porte.

C'était au Musée industriel. Un ministre d'assez belle taille gardait la porte d'entrée, qu'un autre ministre, pas des plus petits, paraissait assez décidé à forcer. On parlementait, on commençait à parler vivement ; j'ai dressé l'oreille : comme bien je m'en doutais, il s'agissait de théologie.

Il faut savoir, monsieur, que les battus du Synode de novembre dernier n'ont pas pris leur parti de la défaite qui leur a été infligée. Ces messieurs se proclament bien haut partisans de l'autorité ; ils trouvent que le protestantisme ferait bien, sur cet article, de se rapprocher de Rome ; tout de même, quand l'autorité officielle ne se prononce pas en leur faveur, ils ne reculent pas devant une petite attitude mutine qui donne un faux air de factieux et de révolutionnaires à ces conservateurs par excellence. Voilà deux mois bien sonnés que, dans ce monde-là, on ne dort plus tranquille, poursuivi par la pensée de prendre, d'une façon ou d'une autre, sa revanche de la défaite infligée par la majorité du Synode.

A cet effet donc, on avait eu deux séances très secrètes, tenues l'une à Clarens, l'autre à Lausanne. Il s'agissait maintenant d'essayer d'une demi-publicité, car, assure-t-on, les momies risquent de se réduire en poussière si on les produit au grand air sans quelque ménagement. On avait donc donné rendez-vous à tout ce qu'il y a dans le canton de plus fidèle. Dans quel but, direz-vous ? Ah ! c'est là le point délicat ! A celui-ci, on avait dit qu'il s'agis-

sait de se prononcer contre certains incrédules qui ne croient pas même en Dieu ; aux autres, on avait parlé de la nécessité de s'élever contre les théologiens du juste-milieu qui peuvent aller plus loin ; à tel fidèle très sûr, qui, en vrai enfant terrible, le répétait à tout venant, on avait glissé dans le creux de l'oreille qu'il s'agissait bel et bien d'une manifestation contre les professeurs de la Faculté de théologie de l'Eglise nationale.

Toutes les précautions imaginables paraissaient prises pour un succès éclatant : on n'avait mis dans le secret que les bons, mais les tous bons : des hommes tous triés sur l'ongle ; quelques grands noms d'un parfum aristocratique irréprochable, émaillant sur le tout, faisaient très bien dans le paysage.

Un d'entre les initiés, pour plus de précaution, avait écrit au fondateur de l'Union évangélique d'Olten pour savoir si on serait disposé à accepter la section qu'on voulait fonder à Lausanne sur des bases tout particulièrement étroites : il s'agissait d'inspiration plénière et d'autres mots de guerre bien exclusifs. Jugez de la surprise quand on a appris que des théologiens de cette étroitesse-là ne seraient pas admis dans l'Union évangélique suisse ! Il a fallu refondre de fond en comble son manifeste, et cela à la onzième heure !

A ce premier déboire est venu bientôt s'en joindre un second. L'affaire s'était ébruitée ; quelques grains d'ivraie s'étaient glissés parmi le pur froment : de là l'échange de paroles un peu vives entre les deux pasteurs, mardi matin, à la porte du Musée industriel.

L'orage était bien autrement grave dans l'intérieur de la salle, d'ailleurs assez peu garnie. Ceux qui n'étaient pas dans le secret ne comprenaient rien au nouveau manifeste : l'enfant avait été changé en nourrice ; d'autres, faisant de nécessité vertu, s'étaient étrangement radoucis. De guerre lasse, on a fini par adopter purement et simplement le manifeste d'Olten, assez large pour abriter tous les chrétiens positifs. Le coup était manqué ; les quatre professeurs de théologie qu'on se proposait d'exclure s'en tiraient sains et saufs.

On n'a pas tardé à s'en convaincre. Un des assistants a demandé à faire à l'assemblée une communication intéressante, qui ne pourrait manquer de réjouir tous les cœurs. Il s'agissait d'une lettre qui approuvait sans réserve aucune les principes de la Société d'Olten. Or, cette lettre était signée par un de ces quatre professeurs de Lausanne qu'il

s'agissait de rendre suspects, en l'excluant de la section vaudoise, qu'on se proposait de rendre suffisamment étroite pour qu'il n'en pût faire partie ! Pas plus que vous, Monsieur, je n'ai eu le privilège d'assister à cette scène, mais vous vous la représentez sans peine. Il fallait voir les figures s'allonger, tandis qu'un assistant, fort ému, versait des larmes en disant : Ah ! je reconnais bien là mon bon ami le professeur X... ; que je suis heureux de voir qu'il n'est pas aussi noir qu'on le prétendait. Le fiasco était donc complet.

J'ai cru devoir, monsieur le *Conteur*, vous tenir au courant de tous ces faits, parce qu'ils ont bien leur importance pour le pays. Voilà des mois déjà que des hommes, qui se croient d'excellents chrétiens, cherchent un biais pour rompre avec des professeurs qui, tout en partageant la même foi et la même piété qu'eux, ont une théologie assez différente. Il s'agirait tout simplement de rédiger un manifeste dans lequel le bon peuple ne saurait voir que de la religion et de la piété ; mais on aurait soin d'y glisser quelque schibboleth théologique qui éloignerait forcément les professeurs. Pas plus malin que cela, et le tour serait joué : les moutons de Panurge, prenant langue chez les meneurs, iraient répétant que messieurs les professeurs sont des hommes dangereux, ayant renié la foi de nos pères, et qu'il faut avoir l'œil sur eux. S'ils ne se tiennent pas bien, on parle déjà de créer à Lausanne une Faculté de théologie libre nationale. Pour préparer l'opinion, un monsieur, dont la physionomie physique et intellectuelle est des plus frappantes, a déjà lu, dans la dite réunion du Musée industriel, certaines propositions malsonnantes extraites des cahiers de messieurs les étudiants de l'Académie, qui ont le malheur d'avoir des maîtres plus ou moins soupçonnés de sentir le roussi.

N'est-ce pas que c'est intéressant, monsieur le *Conteur* ? Quoi qu'il en soit, la pieuse tentative de rendre messieurs les professeurs suspects n'en a pas moins rencontré deux échecs dans l'espace de deux mois. C'est un peu roide, le dernier surtout, il faut en convenir. Cependant, quand on s'est engagé dans une guerre si sainte, on n'est pas homme à se laisser rebuter pour si peu. A vous dire le fond de ma pensée, je crois, là, vraiment, que le coup est définitivement manqué. Ces choses-là perdent énormément à être connues ; elles doivent fuir la lumière, pour éclater comme une bombe qui ne crie pas gare ! Or, il n'en faut point douter, la mèche est bien décidément éventée. Et puis, n'avons-nous pas le droit de compter un peu sur l'esprit et le bon sens du peuple vaudois d'abord, et ensuite sur l'équité et la piété aussi des hommes religieux de l'Eglise nationale, qui, une fois avertis, ne sauraient consentir à devenir les dociles instruments de quelques théologiens autoritaires, prêts à se faire révolutionnaires, parce que les autorités ecclésiastiques se refusent à emboîter le même pas qu'eux ? — En tout cas, s'il y a du nouveau, avec votre permission, on ne manquera pas de vous le conter, monsieur le *Conteur*.

ASMODEE.

Lausanne, le 15 janvier 1873.

Monsieur le rédacteur,

Je dois à l'obligeance d'un ami, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de Genève, la communication du *conte* suivant, qui me paraît avoir sa place marquée dans le *Conteur*, car il est d'inspiration toute vaudoise, et je m'empresse de vous l'adresser, avec de très légères retouches.

Il a été trouvé dans un lot de livres légués dernièrement à la Bibliothèque de Genève. Le volume qui renferme ce petit manuscrit comprend diverses brochures, parmi lesquelles se trouvent les *Bucoliques de Virgile*, en patois gruyérien, Fribourg 1788, — et le *Conto dau Craïzu*, dans une impression qui paraît dater des premières années du siècle.

Agrérez, etc.

L. F.

Lo protioreu, lo créancier et lo bouébo.

— Que fâ-tou iquie, mon valet ?

— Ye vouâito lè z'allein et lè vegnein.

— Yô è-t-e ton père ?

— Mon père ? L'è z'allâ fère on diabblio por ein dèfère ion.

— Yô è ta mère ?

— Ma mère ? Le fâ au for por la senanna passâ.

— Yô è ta chëra ?

— Mâ chëra ? L'è au lli que plliauré sè ri d'antan.*

— Mâ, di vâi, mon valet, espliqua-mè vâi cein.

— Ne pu pas, Monsieu ; mâ se vo volliâi mè bailli la cédula que vo z'âi contre mon père, le vo deri prâu.

— Ne pu pas, mon valet, n'è pas minna ; mè faut l'allâ dere au Monsieu à quoui l'è.

Et lo protioreu l'è z'allâ trovâ lo Monsieu.

— Serviteu, Monsieu. Ne sé pas que mè faut fère avoué cliau dzein. Yé trovâ on bouébo que m'a fé dai drôlo dè compllimein, yô ne vâyo gotta, et n'a pas volliu m'espliquâ cein que cein va à dere dèvant que lâi baillisso la cédula.

— Oh là ! que fau-te fère avoué cliau poure dzein. Teni dè la cédula, et que vo z'espliquâi bin cein que vo z'a de.

Lo protioreu l'è don retorna vè lo bouébo.

— Vâique la cédula. Ora espliqua-mè vâi cein ?

Et bin vouai, Monsieu. — Mon père è z'allâ improntâ de l'ardzein por vo paï. E-t-e pas z'allâ fère on diabblio por ein dèfère ion ?

— Et ta mère ?

— Ah ! ma mère. Et bien l'è z'allâ fère au for po la senanna passâ : no z'ein improntâ dau pan, ora le no faut rebailli, n'è que justo.

— Et ta chëra ?

— Ah ! ma chëra. Sti an passâ, le chautâvè è le dansisé ; et ora l'è au lli que m'a fé on nêvâu que nion ne vâu.

* Les rires de l'an passé. Le français a gardé l'expression *les neiges d'antan*, et l'on dit encore : Je m'en soucie comme *des neiges d'antan*.